

<b>Zeitschrift:</b>	Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera
<b>Herausgeber:</b>	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
<b>Band:</b>	12 (1992)
<b>Artikel:</b>	La naissance du mythe du Saint-Gothard ou la longue découverte de l' "homo alpinus helveticus" et de l' "Helvetia mater fluviorum" (XVe s. - 1940)
<b>Autor:</b>	Marchal, Guy P.
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-1078145">https://doi.org/10.5169/seals-1078145</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# La naissance du mythe du Saint-Gothard ou la longue découverte de l' "homo alpinus helveticus" et de l' "Helvetia mater fluviorum" (XVe s. - 1940)

*par Guy P. Marchal*

"C'est un fait admirable qu'autour du Gothard, montagne qui sépare et col qui unit, une grande idée, une idée européenne, universelle, ait pu prendre naissance et devenir une réalité politique"<sup>1</sup>. Cette déclaration emphatique au sujet de la Suisse, n'est pas l'élucubration d'un romantique exalté. Il s'agit là d'une déclaration officielle et politique, précisément de la première partie d'une phrase clé du message du Conseil fédéral sur la politique culturelle suisse, message prononcé le 9 décembre 1938 par Philippe Etter et qui allait par la suite entrer dans l'histoire comme la Magna Charta de la défense spirituelle. Aujourd'hui, une génération sceptique peut bien sourire de cette exaltation pathétique du Gothard. Elle ressortissait pourtant effectivement d'une longue tradition, paraissait convaincante et faisait partie intégrante d'une identité suisse. Remarquons d'emblée que s'il y eut au cours du temps plusieurs formations d'états à propos desquelles on put parler de la force créatrice des Alpes<sup>2</sup>, on ne vit nulle part ailleurs qu'en Suisse une réflexion politico-idéologique

---

1 Botschaft des Bundesrates an die Bundesversammlung über die Organisation und die Aufgaben der schweizerischen Kulturwahrung und Kulturwerbung. Kap. IV "Sinn und Sendung der Schweiz", dans *Bundesblatt* année 90, no 50, 14 décembre 1938, p. 997-1001; version française p. 1011-1014. Le texte allemand est bien plus expressif que la traduction en ce qui concerne les expressions et l'emphase stylistique de ce temps là.

2 PETER LIVER, "Alpenlandschaft und politische Selbständigkeit", dans *Bündnerisches Monatsblatt* 1942, p. 1-20; KARL HAFF, "Die freien Bergbauern als Staatsgründer", dans *Zs. für Rechtsgeschichte*, germanistische Abt., 67, 1950, p. 394-407; LOUIS CARLEN, "Alpenlandschaft und ländliche Verfassung besonders im Tirol, im Wallis und in den Walsersiedlungen", dans *Montfort* 21, 1969, p. 335-353; JEAN-FRANÇOIS BERGIER, "Les Alpes et la démocratie. Sur le problème des origines de la Confédération suisse", dans *Il pensiero politico*, Florence 1971, p. 230-235.

d'une telle importance. Ni le Brenner, ni le Grand Saint-Bernard ne se sont prêtés à une interprétation idéologique en fonction de l'Europe. Et au sud-ouest, au Montgenèvre, il n'existe qu'une tradition purement locale au sujet de la défense héroïque de la Révolution par le Général Oberlé, dans la forteresse Vauban de Briançon. Et si récemment encore, lors du 125<sup>e</sup> anniversaire de la première ascension du Cervin, on a voulu voir dans le Val d'Aoste le "carrefour de l'Europe", et dans le Cervin "une de ces montagnes, qui divisent et unissent à la fois différentes communautés nationales, qui pourraient constituer un terrain privilégié pour le développement d'une collaboration internationale"<sup>3</sup>, cette vision appliquée à un événement qui en fin de compte ne concerne que l'alpinisme, apparaît comme une faible réplique de l'imaginaire idéologique lié au Saint-Gothard. Pourquoi, en Suisse seulement, les Alpes et leur col central du Saint-Gothard ont-ils fait l'objet d'une réflexion aussi intense, et qui finalement aboutit à un véritable mythe du Saint-Gothard, voilà la question que je me propose de traiter.

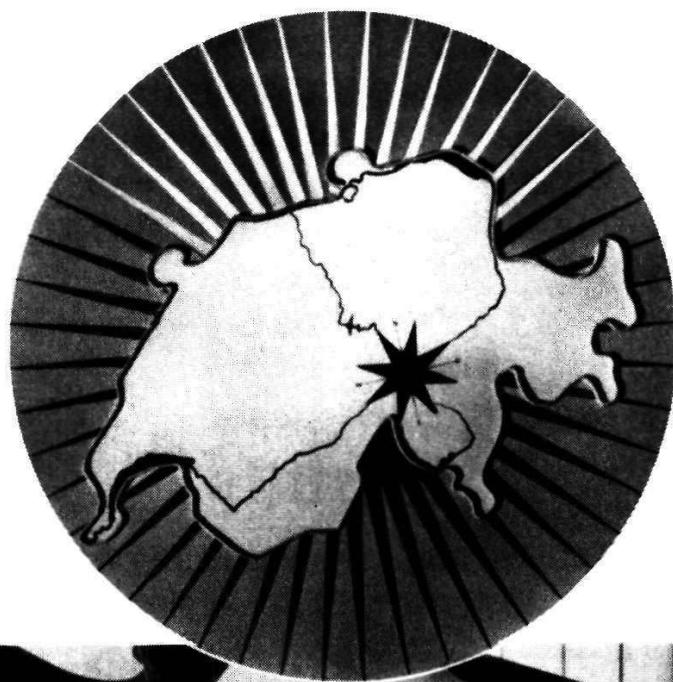
Mon intérêt scientifique ne vise donc la perception des Alpes ni comme espace humain d'une société alpine, ni comme région historique. Il y va plutôt de la perception idéelle, de l'imaginaire lié aux Alpes au cours des siècles, et qui, en Suisse seulement, reçurent une connotation aussi politique. Mais par le biais de l'exemple Suisse, nous arriverons - du moins je l'espère - à une réponse de principe au problème de la perception des Alpes elles-mêmes.

Les premiers témoignages de la perception d'une situation alpine propre aux Confédérés proviennent d'observateurs étrangers. Ceux-ci avaient remarqué les surprenants faits d'armes des habitants des vallées de la Suisse centrale, ainsi que leur habileté exceptionnelle à se servir d'un terrain accidenté. A Héricourt, en 1289, selon Mathieu de Neuchâtel et le Strasbourgeois Klosener, les Schwyzois sauvèrent le roi Rodolphe I<sup>er</sup> d'une défaite imminente par une descente nocturne et périlleuse du Mont Vrégille; et l'on sait aussi le cas que firent les chroniqueurs contemporains de la bataille de Morgarten<sup>4</sup>.

---

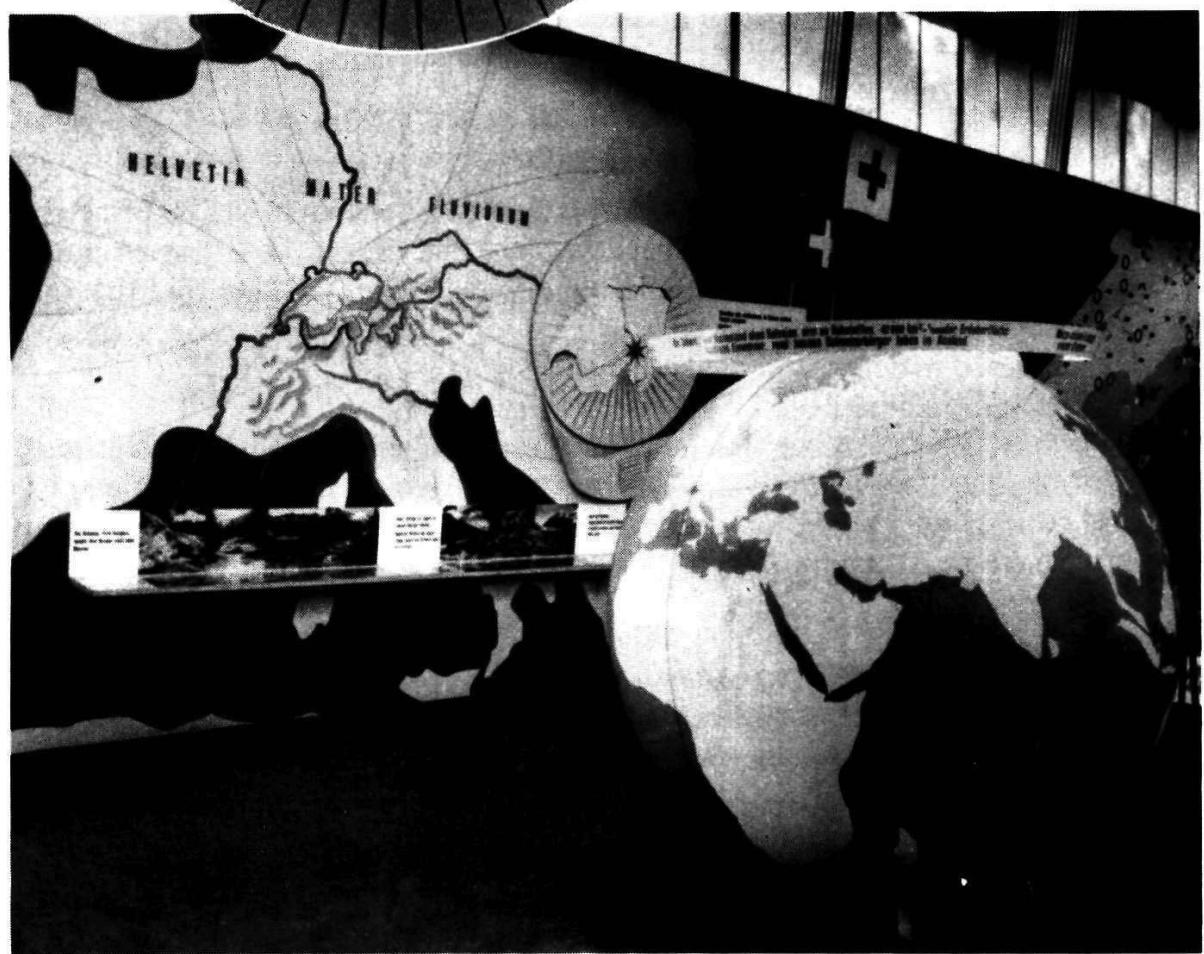
3 AUGUSTO ROLLANDIN, dans *La Conquête du Cervin dans les gravures de l'époque*, Turin 1990, p. 9.

4 Matthias Neoburgensis MGH SS rer. Germ. NS 4, ed. A. HOFMEISTER, p. 41: "soliti currere in montanis". ANTON SCHARER, "Die werdende



Der Gotthard ist der Brennpunkt unseres Landes — Symbol unserer Geschichte und unserer geographischen Lage.

Die Schweiz und die Welt.



Aus: «Das Goldene Buch der Landesausstellung 1939», Zürich 1939

La terreur avec laquelle on a perçu les Alpes en général<sup>5</sup> s'est transmise en partie sur les contrées et les villes, celles-là mêmes dont, au cours des siècles, on prit acte en tant que communauté politique indépendante. Dans ce contexte, il me paraît remarquable que seul l'élément paysan et alpin ait été ressenti comme caractéristique de la Confédération suisse, alors que c'étaient surtout les villes qui déterminaient la politique de ces cantons associés en un système de pactes assez lâche et très complexe.

C'est ainsi qu'en parlant des "Suitenses", le chanoine austrophile Felix Hemmerli, dans son pamphlet "De nobilitate et rusticitate dialogus", parle seulement de vachers grossiers et puants, et cela bien qu'il compte aussi, parmi les "Suitenses", les habitants des villes, telles que Berne, Soleure et Bâle<sup>6</sup>. De même, l'humaniste et propagateur de l'empire germanique Jakob Wimpfeling, qualifiait en 1505, dans son "Soliloquium", tous les Confédérés d'"alpinates", selon lui des rustres alpins menés par des passions irrationnelles<sup>7</sup>. A

---

Schweiz aus österreichischer Sicht bis zum ausgehenden 14. Jh. Eine Be- standesaufnahme", dans *MIÖG* 95, 1987, p. 235-270, surtout 255ss. Voir à ce sujet les témoignages mentionnés par WALTER SCHAUFELBERGER, "Mortales et bestiales homines sine domino. Der alpine Beitrag zum Kriegswesen in der spätmittelalterlichen Eidgenossenschaft", dans *La guerre et la montagne*, Hauterive 1988, p. 105-132, surtout 121ss.

- 5 ARNO BORST, "Alpine Mentalität und europäischer Horizont im Mittelalter", *Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees und seiner Umgebung* 92, 1974, p. 1-46, DU MÊME, *Barbaren, Ketzer und Artisten. Welten des Mittelalters*, Munich, Zurich 1990, p. 471-527; PAUL GUICHONNET, "L'Homme devant les Alpes", dans *Histoire et Civilisations des Alpes* 2, Lausanne, Toulouse 1980, p. 169-248, surtout 169-185.
- 6 GUY P. MARCHAL, *Die frommen Schweden in Schwyz. Das 'Herkommen der Schwyzer und Oberhasler' als Quelle zum schwyzerischen Selbstverständnis im 15. und 16. Jh.* (Basler Beiträge zur Geschichtswissenschaft 138), Bâle 1976, p. 74-79; DU MÊME, "Die Antwort der Bauern. Elemente und Schichtungen des eidgenössischen Geschichtsbewusstseins am Ausgang des Mittelalters", dans H. PATZE (Ed.), *Geschichtsschreibung und Geschichtsbewusstsein im späten Mittelalter (Vorträge u. Forschungen* 31) Sigmaringen 1987, p. 763ss.
- 7 DU MÊME, "Bellum justum contra judicium belli". Die Interpretation von Jakob Wimpfelings anteidgenössischer Streitschrift "Soliloquium pro Pace Christianorum et pro Helvetiis et resipiscant..." (1505), dans NICOLAI BERNARD, QUIRINUS REICHEN (Ed.), *Gesellschaft und Gesellschaften*

Haintz von Bechwinden, les Suisses apparaissaient, vers 1500, comme un rude peuple montagnard, méprisant l'ordre divin et comparable aux Turcs: la grande peur de l'époque. Tout comme les Turcs descendaient de la montagne caspienne pour envahir l'occident, les Suisses descendaient des Alpes pour ensuite se replier en hâte à l'abri de leurs montagnes dès qu'une défaite était imminente. Selon lui, seule cette tactique aurait jusque là sauvé les Suisses de la déconfiture. Tout pareillement, en 1505, l'humaniste allemand Heinrich Bebel était d'avis que les Suisses étaient inexpugnables grâce au rempart naturel et infranchissable des fleuves et des montagnes. Pareils au climat rude et à la tristesse de leur terre, les Suisses, toujours selon Bebel, étaient un peuple féroce, paysan et tenace<sup>8</sup>. Et lorsque dans son "Utopia" en 1519 Thomas Morus décrivait un peuple montagnard méchant et maudit, qui ne vivait que de l'élevage bovin et du mercenariat, et qui servait de chair à canon aux "utopiens", il pensait, - comme on le sait -, aux Confédérés<sup>9</sup>. Toutes ces descriptions sont polémiques et exagérées - j'en conviens; mais elles montrent à l'évidence, avec quelle intensité, vers 1500, la Confédération suisse fut percue en tant que pays alpin, et ses habitants en tant que peuple montagnard et rude, presque sous-développé. Cet imaginaire s'accorde fort mal avec le fait que cette Confédération était alors en mesure de mener une politique de grande puissance, et qu'elle renfermait dans son collectif des centres de puissance comme Berne et Zurich - ainsi que Bâle, centre culturel à l'échelle européenne. La Suisse - et elle seule - apparaissait comme un état de paysans et comme un état alpin sui generis.

Idéologiquement, cette vision se fondait sur la théorie médiévale des trois états: les Confédérés auraient renversé cet ordre divin des états sociaux en usurpant le droit de se gouverner eux-mêmes. La raison de

---

(*Festschrift zum 65. Geburtstag Prof. Dr. Ulrich Im Hof*), Bern 1982, p. 114-137.

- 8 THEODOR LORENTZEN, "Zwei Flugschriften aus der Zeit Maximilians I.", dans *Neue Heidelberger Jahrbücher* 17, 1913, p. 167-209, Vers 115ss., 165ss., 261ss.
- 9 Thomas Morus Utopia, ed. EDWARD SURTZ et JOHN H. HEXTER, The Yale edition of the complete works of St. Thomas Morus 4, New Haven 1965, p. 206-208.

cette perception vient du fait que s'était formé, sur le territoire suisse, un complexe d'états territoriaux gouvernés par des communes, avec une conscience d'identité particulièrement prononcée; et cela en même temps que, partout en Europe, et même dans les autres régions alpines, s'étaient établies des principautés. Cette conscience d'identité se fortifiait de la polémique étrangère, et, en sens inverse, reprenait et idéalisait l'identité paysanne, cultivée même et surtout au sein des élites et de la bourgeoisie urbaine.

Dans le cadre de cette prise de conscience, il semble que ce sont les humanistes surtout qui se penchèrent sur la situation alpine de la Suisse. Lorsqu'en 1490, le nouveau procureur de la "natio alemaniae" à l'université de Paris commença ses enregistrements, il choisit le psaume 124 "non comovebitur in eternum qui habitat in Jerusalem angeli in circuitu eius et dominus in circuitu populi sui etc.<sup>10</sup>" et en changea le sens premier d'une façon, pour nous, révélatrice: "non comovebitur in eternum qui habitat in Suizia. Montes in circuitu eius et dominus in circuitu populi sui etc." Ici, nous avons encore affaire à la vision traditionnelle des Alpes, considérées comme un rempart. Mais quelques années plus tôt déjà, en 1479, Albrecht von Bonstetten, dans sa "Superioris Germaniae confoederationis descriptio", avait intégré la situation alpine de la Suisse dans un système géographique tout à fait remarquable. Il imaginait la géographie mondiale sous une forme anthropomorphe, la figure d'Atlas, qui tenait le firmament par les quatre points cardinaux au dessus de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. Et il situait la Suisse dans la région du cœur d'Atlas. De plus près, il voyait, au cœur de l'Europe, les Alpes, qui limitaient l'Italie du Nord où, séparé par la Linth et le Rhin, se trouvaient l'Allemagne et la Gaule. Et voilà que les territoires des Confédérés coïncidaient avec ce point cardinal de l'Europe. Au centre de cette région, au cœur de l'Europe s'érigait le Rigi, entouré par les huit cantons que comprenait alors la Confédération. En même temps qu'il affirmait avec insistance que cette façon de voir n'était ni "fabulose" ni "fatue", mais "mathematice" et "relative", il employait les plus fabuleux arguments pour justifier la fonction extraordinaire de milieu du monde qu'il attribuait au Rigi. Selon des témoins dignes de foi,

---

10 MARCHAL, Antwort (note 6), p. 790.

des saints ensevelis autrefois sur cette montagne apparaissaient parfois, et faisaient entendre leurs louanges divines et autres harmonies célestes<sup>11</sup>... Certes, l'argumentation de Bonstetten partait d'observations géographiques (bien entendu dans la tradition médiévale), mais son ultime argument relevait du domaine religieux et irrationnel, tout comme ç'avait été le cas du procureur de Paris. Son appréciation, d'ailleurs, correspondait à la conscience qu'avaient les Suisses d'être le peuple choisi par Dieu.

A part le Rigi, il n'y a que le Pilate, auquel on a donné une certaine importance dans l'histoire. C'est le "Frakmünt" des légendes d'origine, la montagne maudite de l'imaginaire lucernois hantée par le spectre de Ponce Pilate<sup>12</sup>. Curieusement, le Gothard n'a été évoqué qu'une fois par Felix Hemmerli, en anticipant singulièrement un idéologème qui ne verra son apogée qu'au XX<sup>e</sup> siècle: l'idée que Charlemagne aurait donné pour mission aux Schwyzois de garder le col du Gothard. Cependant, ce propos n'apparaît chez Hemmerli qu'incidemment, dans le contexte d'une éthymologie péjorative du nom de Schwyz, et ne sert qu'à la polémique<sup>13</sup>.

Ce n'est qu'au XVI<sup>e</sup> siècle qu'on a commencé à s'intéresser au Gothard d'un point de vue géographique ou plutôt hydrographique. Au chapitre dix de son "De Alpibus Commentarium" Josias Simler critiquait l'opinion de Glarean, de Tschudi et de Leander Albertus, qui tous reconnaissaient les "summae alpes", dont avait parlé Jules César, dans le massif du Gothard, parce que c'est là que des fleuves prenaient leur source et se déversaient dans toutes les directions. Simler ne partageait pas ce point de vue, car, remarquait-il, de grands fleuves pouvaient aussi prendre naissance dans des montagnes moins hautes, et même dans les steppes russes. Pourtant le massif du Gothard lui paraissait être un chef-d'œuvre divin, puisqu'à lui seul il donnait naissance à pas moins de sept fleuves importants<sup>14</sup>. Ces

---

11 QSG 13, p. 228-230.

12 P. X. WEBER, *Der Pilatus und seine Geschichte*, Lucerne 1913. HUGO NÜNLIST, *Anton Schürmann und der Pilatus*, Entlebuch 1964, surtout p. 177-228.

13 MARCHAL, *Schweden* (note 6).

14 ALFRED STEINITZER (Ed.), *Josias Simler, De Alpibus commentarius. Die Alpen*. Munich 1931, Chap. X, "Summae alpes".

données spécifiques et hydrographiques du Gothard semblent être déjà généralement reconnues à cette époque. Ainsi, un récit de voyage compare le Gothard à une fontaine dont les tubes arrangées en forme de croix déversent les quatre fleuves de l'Europe<sup>15</sup>.

La nouveauté de cette façon de voir consiste en ceci: les Alpes n'apparaissent plus uniquement sous un point de vue local comme remparts protégeant les montagnards suisses; elles s'insèrent maintenant dans un système géographique à l'échelle européenne. Le Gothard lui-même fut perçu de plus en plus comme le centre du système hydrographique et fluvial de l'Europe, et on commença à lui attribuer de ce fait une signification en fonction de l'Europe.

A l'époque des Lumières, l'imaginaire historique et l'imaginaire géographique qui jusque là présentaient chacun pour eux les particularités de la Confédération, furent intégrés dans un concept d'ensemble. A côté de la perception de la situation alpine, que nous venons de présenter, il existait dans la conscience des Suisses une perception de leur histoire dont on peut suivre la formation dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup>: c'est l'imaginaire historique des paysans humbles, pieux et courageux, élus par Dieu pour confondre les nobles infidèles à leur devoir. A un moment décisif de leur histoire, le tiers état avait renversé l'ordre divin de la société chrétienne et pris la relève de la noblesse, ceci bien sûr avec l'aide de Dieu, qui dans les batailles leur donnait toujours la victoire. Cette vue persista au delà des siècles. Mais au XVIII<sup>e</sup> siècle, il y eut un tournant<sup>17</sup>: le tiers état reçut une

---

15 FRIEDRICH MEYER, ELISABETH LANDOLT, "Andreas Ryf (1550-1603), *Reisebüchlein*", dans *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde* 72, 1972, p. 47.

16 Voir notes 6 et 7. GUY P. MARCHAL, "Nouvelles approches des mythes fondateurs suisses: l'imaginaire historique des Confédérés à la fin du XV<sup>e</sup> s.", dans MARC COMINA (Ed.), *Histoire et belles histoires de la Suisse. Guillaume Tell, Nicolas de Flüe et les autres, des Chroniques au cinéma (Itinéra 9)*, Bâle 1989, p. 1-24; DU MÊME, "De la 'Passion du Christ' à la 'croix suisse': quelques réflexions sur une enseigne suisse", *ibid.*, p. 107-137.

17 Sauf indication spéciale on trouve les indications bibliographiques pour ce qui suit dans ma contribution: "Die 'Alten Eidgenossen' im Wandel der Zeiten. Das Bild der frühen Eidgenossen im Traditionsbewusstsein und in den Identitätsvorstellungen der Schweizer vom 15. bis ins 20. Jh.", dans

connotation alpine. Dans la société hiérarchisée de l'Ancien Régime, la figure d'identification du paysan ne pouvait plus être celle de l'agriculteur ordinaire, perçu avant tout comme sujet des autorités urbaines. Pour garder crédible l'idéalisatoin de cette figure d'identification, on reconnut alors le prototype et le modèle du vrai Suisse dans le berger des Alpes, un être inconnu archaïque et pur comme Albrecht de Haller l'évoquait dans son poème "Les Alpes". Haller était en contact avec Johann Jakob Scheuchzer, qui avait déjà décrit le monde alpin d'une façon toute nouvelle: en observant l'influence des conditions climatiques alpines sur la nature humaine, il donnait à l'image traditionnelle du vrai Suisse un fondement quasi scientifique et physique. Pour la première fois, chez Scheuchzer, le Suisse apparut comme un "homo alpinus" sui generis dont les particularités - pondération, force et tenacité - se révélaient justement à travers l'histoire Suisse, que Scheuchzer présenta dans une digression reprenant l'imaginaire historique traditionnel. C'est ainsi que sous la plume de Scheuchzer, l'imaginaire historique fut pour la première fois mis en relation de cause à effet avec la perception des Alpes. Celles-ci ne marquaient pas seulement la nature et le caractère suisses, mais également l'évolution historique particulière de la Suisse. Et voilà que Scheuchzer lui aussi reconnaissait dans le Gothard la cime suprême du château d'eau européen, et appréciait comme le résultat merveilleux de la providence divine le fait que le Gothard se trouve en Suisse. Ainsi, il avait désigné le centre de sa patrie alpine, avec un argument tout prêt à être chargé de significations profondes. Lorsque, quelques années plus tard, le grand inspirateur Johann Jakob Bodmer développa sa thèse sur l'historiographie et présenta un exemple d'historiographie originale capable selon lui de développer le caractère authentique d'une nation, il partit lui aussi de la situation alpine de la Suisse et en déduisit le caractère national des Confédérés. Le portrait qu'il ébaucha correspondait à l'imaginaire historique traditionnel, mais il semblait résulter si logiquement de l'environnement alpin, que le cours spécial de l'histoire suisse apparaissait déterminé par la nature.

Ce qui m'importe, c'est de relever l'ambivalence de ce procédé, lequel cherchait à fonder, sur des arguments finalement empruntés aux sciences physiques et naturelles, un imaginaire historique idéalisant. Ceci est très important si l'on veut comprendre l'usage que les "Aufklärer" firent de l'histoire suisse.

Partant de leur conception eudémonique, les "Aufklärer" voyaient dans l'histoire le moyen de propager la vertu dans la population. Car si, à leur avis, l'être suprême ne dictait plus les principes moraux, ceux-ci devaient résulter de la logique interne de la raison; pour y parvenir, la connaissance et l'appréciation des liens de causalité suffisaient. Et c'était justement l'histoire qui fournissait ces éléments. Or, l'imaginaire historique traditionnel qui idéalisait tant les anciens Confédérés se prêtait à merveille à une telle instrumentalisation de l'histoire. Et puisque le propos des "Aufklärer" suisses était d'approfondir toutes les vertus humaines, ils enrichissaient à leur gré l'image avantageuse des ancêtres de toutes les vertus nécessaires. Il n'y a qu'à lire les discours présidentiels tenus lors des réunions annuelles de la Société helvétique, en l'occurrence celui de Niklaus Emanuel von Tscharner, ou celui de Salomon von Orelli, qui projetaient leurs visions des patriotes parfaits dans un lointain passé, dans ce qu'ils appelaient l'âge d'or de la Confédération médiévale. C'était un procédé on ne peut plus "ahistorique". Mais ce procédé semblait scientifiquement fondé grâce à la conception nouvelle de l'influence climatologique de l'environnement naturel alpin. C'est là qu'en fait, et par la logique des choses, les Alpes et l'image que l'on avait des bergers sont entrées en communion intime avec l'imaginaire historique. A partir de là, et à côté de la tradition historique, les bergers des Alpes et la montagne sont devenus, dans la conscience des Suisses, un élément constitutif de leur identité. "Pour connaître le vrai Suisse ne le cherchons ni dans nos villages, ni dans nos petites villes du pays de Vaud. (...) Cherchons dans les petits cantons, les Grisons, le Valais, le Pays-d'Enhaut, dans les Alpes - c'est là qu'il est tel qu'on nous le peignait autrefois. (...) L'habitant de la vallée d'Urseren ou le pâtre du Haut-Valais est quelque chose, il est Suisse (...). Au sommet du Gothard où il mène son troupeau (...) parlant de vache, d'alliance

et de liberté - toujours le même"<sup>18</sup>. C'est Philippe-Sirice Bridel que je viens de citer, celui-là même qui, après la chute de l'Ancien Régime exprimait son espérance dans une formule pour nous significative, et souvent citée: "Ex alpibus salus patriae".

Au XIX<sup>e</sup> siècle, alors qu'un nouvel Etat suisse se formait dans une Europe en mutation, les Alpes et l'histoire faisaient communément partie intégrante de la présentation de l'identité suisse. Les Alpes apparaissaient comme les "autels impérissables de la liberté" ou comme "des monuments éternels de l'histoire européenne édifiés au centre de notre continent", témoignant que dans les montagnes "la liberté et les droits de l'homme étaient en vigueur à une époque déjà où partout cliquetaient les chaînes de l'esclavage". Cette signification métaphorique fut présente durant tout ce siècle. En 1891 encore, lors du 600<sup>e</sup> anniversaire du Pacte, le "Festspiel" présenta l'allégorie de la liberté, une liberté qui, devant la force brutale de l'état ("Staaten-gewalt"), s'était retirée dans la solitude des montagnes, et qui nommait les Suisses les "gardiens de son refuge".

Au XIX<sup>e</sup> siècle toujours, une dimension nouvelle et essentielle élargit peu à peu la perception de la Suisse en tant qu'état alpin. La formation, dans notre voisinage, de grands états nationaux, faisait de plus en plus apparaître la Suisse comme un petit état, un "Kleinstaat", qui semblait d'autant plus étrange, qu'il englobait à lui seul quatre différentes régions linguistiques et culturelles, tandis que partout ailleurs on cherchait la légitimation du nationalisme dans une langue commune et déjà dans la race aussi. Alors que partout le salut de l'état reposait sur la centralisation du pouvoir (pensons à l'Allemagne et au royaume d'Italie), la petite Suisse se permettait apparemment le luxe d'un fédéralisme archaïque. Ce changement du climat international obligea la Suisse à formuler sa légitimation et les principes de sa politique. Elle le fit d'une manière révélatrice et typique, en se référant aux Alpes. Et l'on ne s'étonnera pas, après tout ce qui vient d'être dit, que le massif central du Gothard y ait joué un rôle prépondérant. Bien plus, l'inauguration du tunnel ferroviaire en 1882 donna au Gothard une signification toute nouvelle en le désignant comme la plus

---

<sup>18</sup> GONZAGUE DE REYNOLD, *Le doyen Bridel (1757-1845) et les origines de la littérature suisse romande. Etude sur l'Helvétisme littéraire du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Lausanne 1909, p. 493 (fragment VIII).

importante voie de communication entre le Nord et le Sud; cette signification allait aussi avoir des répercussions sur la prise de conscience suisse.

"L'importance du Saint-Gothard est celle de la grande porte dans une ville, celle encore de la tour de garde au milieu du rempart, celle enfin du pavillon central dans une galère de combat. L'importance du Saint-Gothard est toute géographique, politique et militaire", c'est ainsi qu'en 1914 s'exprimait Gonzague de Reynold dans ses "Cités et Pays Suisses" souvent réédités et traduits en allemand<sup>19</sup>. Cette importance politique et militaire, de Reynold la concevait en "fonction de l'Europe": "Nous gardons le cœur de l'Empire", disait-il ailleurs en employant pour l'Europe la métaphore du Saint-Empire médiéval. Cette fonction s'assumait "en gardant les grands passages des Alpes, les sources des fleuves et les débouchés des plaines". C'était une vision de la Suisse libre gardienne des cols, qui jouissait d'une grande popularité à cette époque, surtout en Suisse romande dans le cadre de la lutte politique à propos du traité du Gothard de 1911, un traité controversé à cause du régime préférentiel accordé à l'Allemagne et à l'Italie. La signification, pour la Suisse, des Alpes et du Saint-Gothard s'accompagna alors d'une réflexion plus profonde, dans le grand débat sur la nationalité qui était à l'ordre du jour. Partout on rattachait la nationalité ou la culture nationale à la langue et de plus en plus à la race; quelle était donc la situation de la Suisse avec ses quatre langues et ses quatre cultures? Était-elle une nation et avait-elle un esprit national? Ou n'était-elle pas composée de sous-groupes, particules des grandes nations qui l'entouraient? Mais puisque la Suisse existait et qu'en plus elle n'était pas un conglomérat dû au hasard mais bien une nation, quel était donc ce lien secret qui unissait les Suisses en dépit de la diversité des langues? C'est à cette question que, parmi d'autres, Ernest Bovet s'attela dans son article "Nationalité" paru en 1909. Son premier argument était celui de l'histoire, non pas celle des orateurs patriotiques, mais celle qui repérait les insuffisances, les faiblesses humaines et les crises. Sous cet aspect, il était étonnamment remarquable que la Confédération ait triomphé de toutes les crises, et que la Suisse existât malgré toutes les

---

19 DU MÊME, *Cités et Pays Suisses*, première série, Lausanne 1914, p. 295.

insuffisances morales. Il devait y avoir à ce fait une raison profonde. Parmi toutes les explications matérielles, Bovet n'en vit qu'une qui soit réellement indépendante des hommes, c'était "la montagne considérée comme rempart". Selon lui, la montagne était le seul atout mis par la fortune dans le jeu des Confédérés, le reste relevait de la volonté. Cette volonté, Bovet la voyait agir dès les premiers pactes et jusqu'à aujourd'hui; c'était elle qui avait créé les institutions démocratiques et qui unissait les Suisses dans un patriotisme politique et le même culte de l'indépendance nationale. Ainsi la Suisse fut-elle, en Europe, la première nation consciente. Mais vu l'évolution des pays voisins devenus de grandes nations, ce lien politique pour Bovet est désormais insuffisant, menacé par "l'attraction fatale des races" qui finalement disloquera la Suisse. Et c'est ainsi que devant cette vision pessimiste, Bovet, dans une langue qui atteint à la poésie, revient à son argument principal, à la montagne, qui resplendit dans une lumière presque mythique: "Une force mystérieuse nous unit depuis six cents ans, nous a donné nos institutions démocratiques; un bon génie veille sur notre liberté; un même esprit emplit nos âmes, dirige nos actes et fait de nos langues diverses un hymne harmonieux au même idéal; c'est l'esprit qui souffle des hauteurs; c'est le génie de l'alpe et des glaciers; c'est la force que symbolise l'arolle au geste héroïque. La montagne n'a pas été qu'un rempart fortuit des pâtres contre les chevaliers; elle fût le berceau même; ce sol rude et ce ciel inclément ont fait leur caractère; et dès lors la montagne a toujours dominé notre vie morale".

Ainsi les Alpes et le Saint-Gothard devinrent-ils le point de référence central de la réflexion sur l'Etat suisse et sur son rôle dans le monde. Compartimentées à l'intérieur et ouvertes sur les grandes cultures avoisinantes, les Alpes formaient la vie commune de différentes cultures selon le principe communal et fédératif. La Suisse apparut alors comme un exemple pour l'Europe des Nations Unies qu'espérait Bovet avec tant de ferveur, car, selon lui, la Suisse la première fournit la preuve, "que les langues, les races et les religions ont à s'effacer devant l'humanité". Et enfin, étant le point de partage des eaux et des cultures, c'était à elle de garder cet équilibre au cœur de l'Europe et de servir de médiateur entre les cultures: au fond c'était

cela que Gonzague de Reynold lui aussi envisageait lorsqu'il parlait de l'importance géographique politique et militaire du Saint-Gothard. Ces idées de fond apparaissent tout au long de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, chaque fois que l'on cherche à mettre en évidence le caractère ou la mission de l'Etat suisse, et ceci à tous les niveaux de la réflexion<sup>20</sup>. Lorsque l'historien zurichois Ernst Gagliardi écrivit sa monumentale - pour ne pas dire monstrueuse - "Histoire de la Suisse", il l'introduisit par cette phrase: "Au dessus de l'Etat suisse actuel plane, telle son idée platonique, l'idée de l'unité des peuples". La légitimation ainsi que la mission médiatrice de la Suisse ressortaient, selon Gagliardi, du caractère particulier d'un état posé sur les alpes centrales de l'Europe et représentant un pays de rassemblement des peuples et de passage<sup>21</sup>, puisqu'il avait droit de domicile dans trois différentes cultures. De même, pour le conseiller fédéral Philippe Etter (en 1933) le fait qu'il existe au cœur de l'Europe, dans les Alpes, épine dorsale du continent, une famille de peuples unis au-delà des différences de langue et de race, représentait la richesse de l'idée même de l'Etat suisse. Ce fait, pour Etter, avait une importance vitale pour l'existence même de l'Europe. Et lorsque, en 1937, le conseiller fédéral Giuseppe Motta dut prendre position devant le Conseil national au sujet de l'attitude de la Suisse vis-à-vis de la Société des Nations (qui était en crise après le départ successif du Japon, de l'Allemagne et de l'Italie), il termina son discours en faveur du maintien au sein de l'organisation par une référence significative à la Suisse alpine: "Elle sera toujours la Suisse humaine et libre, une et diverse, pleinement consciente de sa mission particulière: (...) mère des fleuves, oui, et gardienne des cols, mais beaucoup plus que cela: terre à l'unité profonde par les racines com-

- 
- 20 Voir aussi: DANIEL FREI, "Der Sendungsgedanke in der schweizerischen Aussenpolitik", dans *Annuaire Suisse des sciences politiques*, 1961ss.; DU MÊME, *Neutralität - Ideal oder Kalkül? Zweihundert Jahre aussenpolitisches Denken in der Schweiz*, Frauenfeld 1967; PETER STETTLER, *Das aussenpolitische Bewusstsein in der Schweiz (1920-1930)*, Zurich 1969.
  - 21 En plus des exemples présentés dans MARCHAL, "Alte Eidgenossen" (note 17); JOSEPH HÜRBIN, *Handbuch der Schweizer Geschichte* 2, Lucerne 1908, p. 2: "Er (sc. col du Saint-Gothard) wies seinen Hütern und Schützern, der werdenden Eidgenossenschaft, eine bedeutende Stellung an".

munes de son sol alpin, peuple et nation aux divers langages, mais qui communient par les cimes dans ce culte et cette passion de la liberté qui sont le divin privilège et la gloire de l'homme. Le vrai miracle suisse est là. (...) L'homme des alpes - homo alpinus helveticus - qu'il soit poète ou écrivain ou simple portier d'hôtel, est revêtu de la même dignité souveraine qu'il a le droit de porter comme un manteau de prince s'il réunit en lui la ferveur du patriote et la volonté d'être un bon citoyen du monde".

Tous ces arguments et toutes ces images qui cherchaient à fonder idéologiquement la raison d'être du petit état si particulier parmi les grandes nations, et dont il partageait les cultures, et qui trouvait sa cause profonde dans un fait quasi objectif, la situation géographique de la Suisse, tous ces arguments - dis-je -, sont entrés dans ce texte officiel et capital pour quiconque veut comprendre la mentalité de cette époque d'avant guerre: le message du Conseil fédéral sur l'organisation de la défense et de la promotion de la culture suisse, message auquel nous nous sommes référés tout au début de cette communication, et qui consacre un chapitre entier au "sens et à la mission de la Suisse". Rien d'étonnant à ce que les Alpes et surtout le "point cardinal où les formidables remparts des montagnes se resserrent sur un seul massif, le Saint-Gothard", jouent un rôle essentiel - plus encore: providentiel -, pour l'idée et la mission de la Confédération helvétique. C'est au Saint-Gothard que les trois fleuves qui relient la Suisse avec les trois cultures les plus importantes du continent prennent leur source. Le "Berg der Mitte" - le terme n'a pas été traduit dans la version française officielle - sépare et relie ces trois cultures, auxquelles la Suisse doit participer si elle veut remplir sa mission historique. Car l'idée de l'Etat suisse justement "n'est pas le produit de la race, c'est à dire de la chair, mais une œuvre de l'esprit": c'est l'idée d'une communauté spirituelle des peuples et des cultures occidentales. Cette idée exprimait le sens et la mission de la Suisse. Ainsi, dans ce message, le Gothard devint le véritable point de cristallisation de l'idée d'Etat suisse. Et dans la mesure où l'on accordait au Gothard le sens d'un repaire spirituel sur lequel on pouvait ou devait s'orienter, on peut réellement parler d'un mythe du Saint-Gothard.

Cette perception des Alpes suisses et du Gothard fut surtout popularisée par l'Exposition nationale de 1939 - la fameuse "Landi". On y

présenta la "Helvetia mater fluviorum", le Saint-Gothard "foyer de notre pays" et "carrefour des cultures" qui permettaient à la Suisse de "cultiver l'esprit européen" et enfin "la Suisse gardienne neutre des cols". Et pour conclure, c'est dans une large mesure à cause de cette perception idéologique des Alpes et du Gothard, que le peuple suisse accepta avec tant d'enthousiasme l'idée du réduit national. Et cela bien que ce repli stratégique dans les alpes (qui répondait à la nouvelle constellation militaire après la défaite de la France), ait laissé la plus grande partie de la population ainsi que les centres industriels du pays à la merci d'une éventuelle agression. Car le but déclaré du réduit était de sauvegarder dans les montagnes, sur le Gothard, "sur ce roc de granit sur lequel se fondait l'histoire d'un état agé de 600 ans", "l'héritage national", et de garantir pour l'avenir le droit d'existence de l'Etat suisse. Et c'est ainsi que même à Bâle, une ville exposée, on put apprécier la garde du Gothard comme une défense de tout le pays; je cite les "Basler Nachrichten": "quelle volonté unie et indomptable de défense, infiniment puissante quand le peuple se soulève en gardien du Gothard".

Depuis ces temps agités, remplis d'attitudes héroïques, le symbolisme idéologique des Alpes s'est fané. Aujourd'hui, les Alpes apparaissent plutôt comme un paradis touristique hérissé de piliers de téléfériques, cicatrisé par les nivelllements artificiels des pistes de descente et des cimes transformées en self services. Elles signifient aussi, ces Alpes, lorsque nous regardons en aval, du côté des fermes et des humbles hameaux, un problème pour l'économie nationale. Le Gothard n'apparaît plus comme le foyer central d'une nation suisse pluri-culturelle ni comme l'axe médiateur entre les cultures, il est plutôt devenu, avec ses bouchons, une gêne pour le trafic international, et il souffre de la pollution de l'air<sup>22</sup>. Mais ce silence idéologique est peut-être trompeur. Rappelons-nous le premier août 1989! Le président de la Confédération, un Romand, qui s'en étonnerait, Jean-Pascal Delamuraz, n'a-t-il pas lu, en ce jour de fête nationale, le message du Conseil fédéral sur les hauteurs du Gothard? Et n'a-t-il pas évoqué tous les arguments et les images que nous venons de

---

22 Cette constatation de la "Entzauberung" (démystification) des alpes est aujourd'hui un lieu commun. Voir par exemple: AUREL SCHMIDT, *Die Alpen. Schleichende Zerstörung eines Mythos*, Einsiedeln 1990.

décrire et dont les inspirateurs furent - on l'aura remarqué - surtout des Romands? N'a-t-il pas cherché à définir le rôle de la Suisse en fonction de l'Europe d'après 1992<sup>23</sup>? Et même l'homo alpinus vient de ressusciter dans la science historique en tant que "fait total"<sup>24</sup>. Bien sûr, cette notion n'a plus le caractère idéologique national suisse qu'elle avait dans les années trente. Elle se veut formule interprétative permettant de distinguer l'homme des montagnes de l'homme des régions périphériques confronté à des problèmes culturels assez semblables, et surtout de l'homo urbanus. Et pourtant Anselm Zurfluh, à qui l'on doit cette résurrection, ne termine-t-il pas ces réflexions en constatant que l'homo alpinus représente plus qu'une sous-espèce de l'homo urbanus, une constatation qui, en fin de compte, pourrait contenir des implications politiques? Comment expliquer la résurgence de cet imaginaire alpin?

Si nous soumettons le développement qui précède à une réflexion théorique, il en ressort ceci: j'ai montré - j'espère assez clairement -, que la perception des Alpes en Suisse est marquée par un caractère idéologique, politique et national. La perception des Alpes et de la société alpine ne semble donc pas être objective, ni purement scientifique et elle ne s'abstient pas de toute évaluation qualificative. La perception des Alpes dépend de toute une gamme de facteurs étrangers à la discipline scientifique proprement dite (à la discipline géographique

---

23 Cette "redécouverte" du symbolisme saint-gothardien semble effectivement être très récente. Lors du centième anniversaire du tunnel du Saint-Gothard il était encore absent bien qu'on cherchait à considérer cette voie ferroviaire en fonction de l'Europe: *Il San Gottardo e l'Europa: Genesi di una ferrovia alpina 1882-1982*. Atti del convegno di Studi, Bellinzona 14-16 maggio 1982, Bellinzona 1983.

24 ANSELM ZURFLUH, "Gibt es den Homo alpinus? Eine demographisch-kulturelle Fallstudie am Beispiel Uris (Schweiz) im 17.-18. Jh.", dans MARKUS MATTMÜLLER (Ed.), *Economies et sociétés de montagne (Itinera 5/6)*, Bâle 1986, p. 232-282. Voir aussi ARNOLD NIEDERER, "Mentalités et sensibilités", dans PAUL GUICHONNET, *Histoire et Civilisations des Alpes 2, Destin humain*, Toulouse/Lausanne 1980, p. 91-136 (L'"homo alpinus", p. 96ss). En ce qui concerne la Suisse les historiens médiévistes ont abandonné en large mesure ce modèle d'interprétation, voir maintenant ROGER SABLONIER, "Innerschweizer Gesellschaft im 14. Jh. Sozialstruktur und Wirtschaft", dans *Innerschweiz und frühe Eidgenossenschaft* tome 2, Olten 1990, 10-233.

et sociologique), mais qui peuvent - comme l'exemple de la Suisse le montre à l'évidence -, fonctionnaliser et instrumentaliser l'intérêt spécifique de ces deux approches selon certains besoins. En ceci l'application de la géographie et de la sociologie ne semble pas différer de l'application de l'histoire par une communauté en quête de son identité.

Si en Suisse la perception des Alpes atteint ce haut niveau de politisation, c'est, me semble-t-il, parce qu'à la base de tout cet imaginaire national se trouve un phénomène politique: ici, dans les Alpes centrales, s'est formé dès le bas Moyen Age une entité politique dont la différence par rapport aux autres formes d'états a déjà été vivement ressentie par les contemporains du XV<sup>e</sup> siècle. De là, la nécessité de légitimation qui s'est tout d'abord appuyée sur une identité paysanne fondée, elle, dans l'imaginaire historique. Et puisque cette entité politique nommée "Confédération suisse" a perduré, cette prise de conscience est entrée dans la tradition et a profondément marquée la conscience d'identité suisse. Au fur et à mesure, et surtout au siècle des Lumières, cette tradition a été associée à une appréciation d'abord scientifique, puis géopolitique de la situation alpine de la Suisse, et c'est ainsi que les Alpes, le Saint-Gothard en premier, et la conscience d'identité suisse ont été intimement amalgamés. Si nous cherchons à comprendre la fonction de cette perception<sup>25</sup>, l'observation s'impose que ce processus a toujours été particulièrement dynamique dans les temps d'incertitudes et de crises. Ce constat vaut pour la fin du XV<sup>e</sup> siècle où il fallait se légitimer et se défendre de l'emprise d'un empire en train de se moderniser; il vaut pour le début du XVI<sup>e</sup> siècle où la confédération a dû surmonter une véritable crise d'identité; il vaut finalement pour la fin de l'Ancien Régime dont la situation critique et sclérosée fut clairement perçue par les "Aufklärer" de la Société helvétique. Et c'est encore un profond sentiment de crise généralisée qui dès le XIX<sup>e</sup> siècle provoqua le recours fervent aux traditions

---

25 HANSJÖRG SIEGENTHALER, "Die Rede von der Kontinuität in der Diskontinuität des sozialen Wandels - das Beispiel der Dreissigerjahre", dans *Schweiz im Wandel. Studien zur neueren Gesellschaftsgeschichte. Festschrift für Rudolf Braun*, Bâle 1990, p. 419-434; HANS ULRICH JOST, "Kulturkrise und politische Reaktion", dans F. KLEIN, K. O. VON ARETIN (Ed.), *Europa um 1900, Texte eines Kolloquiums*, Bolen 1989, p. 303-317

nationales et à leur élévation vers des sphères mythiques; de même pour l'évolution qui, au début du XX<sup>e</sup> siècle, prit le caractère d'une démarche volontaire, consciente - vers le mythe -, trouvant son apogée dans la défense spirituelle. Ainsi, comme tout recours à la tradition historique nationale, la vive perception qu'ont les Suisses de former une société essentiellement alpine, un état essentiellement alpin avec sa particularité et sa mission, paraît indiquer un sentiment de crise particulièrement virulent lors de profonds et rapides changements économiques et politiques. On comprend dès lors pourquoi, à cette heure européenne, les références aux Alpes et au Gothard semblent refaire surface. Apparemment, l'imaginaire national de l'*Helvetia mater fluviorum* avec son Gothard, et de l'*homo alpinus*, n'a pas fini de nous surprendre et ceci, tant que la Suisse durera!